

## LE DISCRÉDIT DE RONSARD ET DE SES DISCIPLES DANS LES XVII<sup>E</sup> ET XVIII<sup>E</sup> SIÈCLES EN FRANCE

Marlon Freire de Melo\*

Université Fédérale du Pernambouc – UFPE (BRÉSIL)

**Résumé:** À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on cherche plutôt une expression moins formelle de la poésie, à travers les manifestations de la société de cour et de ses salons à la mode. Tout ce qui sentait l'humanisme érudit, issu de l'université, était passé de mode. Le style de Ronsard et de ses disciples était rude à l'oreille et contrastait avec le bon goût des salons.

Malherbe, Sorel, Cyrano de Bergerac, La Fontaine et plusieurs autres auteurs ont employé leur talent à faire une caricature du style de la Pléiade et des ses disciples, un style chargé de métaphores, antithèses et figures mythologiques, et fait surtout d'imitation poétique des classiques grecs et latins, ainsi que de Pétrarque, truffé aussi d'hyperboles et d'autres figures de style.

La critique au style érudit des poètes humanistes va ouvrir les portes à une poésie dont le style plaît à la société de cour, car il est léger, naturel et très proche du ton de la conversation. Ce n'est qu'avec les Romantiques que la poésie de Ronsard trouvera un regain de faveur.

**Resumen:** A fines del siglo XVII, hay una búsqueda de una expresión menos formal de la poesía, a través de las manifestaciones de la corte y sus salones de moda. Todo lo que se asoció al humanismo clásico, originado en las universidades, estaba fuera de moda. El estilo de Ronsard y de sus seguidores, imitación poética de los clásicos griegos y latinos y de Petrarca, y una poesía repleta de hipérboles y otras figuras del discurso, causó extrañeza en el gusto de los salones literarios de moda en la época.

Malherbe, Sorel, Cyrano de Bergerac, La Fontaine y otros autores han utilizado su talento para caricaturizar el estilo de la Pléiade y sus seguidores.

---

\* Dirección para correspondencia: mfmelo@yahoo.com

La crítica al estilo de los poetas humanistas abre las puertas a una poesía cuyo estilo agrada a la corte por ser leve, natural y más cercano al tono de la conversación. Será solamente con los Románticos cuando la poesía de Ronsard encuentre una crítica más favorable.

En étudiant la tradition poétique de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, mes recherches m'ont incité à m'intéresser sur l'œuvre de Jean-Baptiste-Louis Gresset, poète et homme de théâtre, et sur la tradition poétique dont il était l'héritier. On voit que Gresset est un disciple des poètes libertins du siècle précédent, surtout l'abbé de Chaulieu et le marquis de la Fare. L'un de ses amis, qui ne se nomme pas, dans une «Épître à M Gresset»<sup>1</sup> salue emphatiquement en Gresset le nouveau prince des poètes, qui règne sur le Parnasse, un nouvel «Anacréon»<sup>2</sup> et, parmi les modernes, «Chapelle, Chaulieu, La Fare». C'est cette tradition d'une poésie légère, badine, élégante qui explique le goût de notre poète. Or, le maître incontesté, c'est Marot. Au contraire Ronsard et son école sont méprisés comme pédants.

Comment expliquer ce discrédit de la Pléiade? La raison en est exposée par A. Adam, dans le premier volume de son Histoire de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle, et aussi par Norbert Elias, dans son livre intitulé La Société de cour: on passe vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle d'une culture issue de l'université à une culture de cour. La poésie de Ronsard et de ses disciples est foncièrement érudite, truffée de grec et de latin, rude à l'oreille; cet humanisme érudit est passé de mode vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle; Malherbe marque ce changement de goût. Toute la Pléiade est désormais discréditée comme lourde et pédante.

Le style savant de la Pléiade choque le bon goût des cercles mondains, qu'a peints Norbert Elias. Une importante caricature de la culture démodée est présentée dans Le Berger extravagant de Charles Sorel, paru en trois volumes, en 1627: c'est une longue satire non seulement des romans tels que L'Astrée et du genre de la pastorale, mais encore de toute la culture humaniste, qui inspire l'esthétique de la Pléiade. A. Adam a jugé cette œuvre ennuyeuse et bien inférieure à son modèle, Don Quichote, de Cervantès, qui est aussi la satire d'une mode culturelle. C'est certain. Mais c'est aussi un roman très instructif pour comprendre les débuts qui agitent les intellectuels français au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi le troisième volume éclaire-t-il le lecteur en donnant des notes et des éclaircissements sur les allusions littéraires, pastiches et parodies. Il a voulu faire un livre «qui se moquât des autres, comme le tombeau des Romains et des absurdités de la Poésie». Il faut comprendre qu'il désigne d'un côté L'Astrée et de l'autre les œuvres de la Pléiade. Le héros est un jeune orphelin, Louis, qui, comme Francion, l'autre héros du Roman comique, a lu des quantités de poésies, de romans et de pastorales au collège: tout cela lui a tourné la tête. Il se déguise en berger, il croit être un berger de L'Astrée et des pastorales, se fait appeler Lysis et devient amoureux d'une brave fille, Catherine, qu'il n'aime que de loin, sous le nom de Charite. On remarque l'engouement général pour ce qui sent le grec. Le plus amusant dans cette longue parodie, c'est le langage prétentieux, affecté et pédant de Lysis. Dans le troisième volume de ses notes et remarques, Sorel dit nettement qu'il veut attaquer la tradition humaniste,

---

1 Gresset, Œuvres, Amsterdam, 1748, pp. 8-12.

2 Op. cit., p. XI.

cultivée dans les collèges. Le pédantisme de Ronsard est surtout visé: abus de métaphores, d'allusions mythologiques, qui exigent aujourd'hui un bon dictionnaire, abus d'un langage truffé de latinisme et d'hellénisme, abus des pointes et des antithèses, pas toujours réussies. Voici un exemple assez amusant de cette parodie de Ronsard: Lysis envoie un billet d'amour<sup>3</sup> à sa maîtresse, Catherine-Charite: «Depuis que l'Amour, qui est un des plus légers oiseaux du monde, est venu faire son nid dedans mon sein, il s'est trouvé si gros de germe, qu'il a fallu que je l'y aie laissé pondre. Il lui en est sorti un œuf du ventre qu'il a couvé pendant longtemps, et à la fin il en a fait éclore ce petit poulet que je vous envoie». Voilà un abus de la métaphore filée à propos d'une équivoque sur «poulet». Or, il faut se souvenir du sonnet VI des Amours de Ronsard: après l'éloge des beautés de Cassandre, l'idole du poète dans les deux quatrains, les tercets sont ainsi: [ces beautés]

*Feirent nicher Amour dedans mon sein  
 Qui, gros de germe, avoit le ventre plein  
 D'œufs non formés et de glaires nouvelles,  
 Et luy couvant (qui de mon cœur jouit  
 Neuf mois entiers) en un jour m'éclouit  
 Mille amoureux chargés de traits et d'ailes*

Il faut dire que cela est un peu comique, même si, bien sûr, la poésie de Ronsard ne se limite pas à ce style. Mais Sorel condamne l'ensemble de l'œuvre, comme Malherbe, et, notamment, l'idée de fureur poétique lui semble ridicule. Certes, Ronsard fut savant, mais Sorel réplique: «Il est certain qu'il sait plus de choses anciennes que les Poètes d'aujourd'hui, mais il n'y a si petit grimaud qui l'égale en cela.»<sup>4</sup>.

Ronsard apparaît non seulement comme pédant et donc insupportable, mais comme «extravagant», avec sa théorie de la fureur poétique. On voit une caricature de tout cela dans Les Visionnaires de Jean Desmarets, seigneur de Saint Sorlin<sup>5</sup>. On voit d'abord un soldat fanfaron, Artabaze, qui prononce une longue tirade de 58 vers, donc verbeuse, mais aussi noble et savante, épique:

*Je suis l'amour du ciel et l'effroi de la terre  
 L'ennemi de la paix, le foudre de la guerre (...)  
 Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone  
 Et je suçai le lait d'une affreuse lionne (...)*

On peut dire qu'Artabaze est un disciple de la Pléiade. Comme Lysis encore, c'est un «extravagant», un «visionnaire» c'est-à-dire un fou, mais un fou savant, ce qui est redondant. Comiquement, il est effrayé par l'entrée du poète ronsardien, Amidor, qui est saisi d'une véritable crise de fureur poétique, comme s'il s'agissait d'une attaque d'épilepsie:

3 Un «poulet», comme on disait à l'époque.

4 Par «petit grimaud» il veut dire «élève des petites classes d'un collège», terme péjoratif, bien entendu.

5 Éd. J. Truchet, Bibliothèque de la Pléiade, Théâtre du XVIIe siècle, vol. II, Paris, Gallimard, 1986, p. 405 pp. sv.

*Je sors des antres noirs du mont Parnassien,  
Où le fils poil-doré du grand Saturnien  
Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe,  
L'épode, l'antistrophe et le tragique iambe (...)*

C'est une parodie du style de la Pléiade; il faut donc traduire: «le fils poil-doré ...», c'est Apollon, le dieu de la poésie à la chevelure blonde, fils de Jupiter: «poil-doré» caricature la mode des noms composés, imités du grec, comme plus loin «forge-vers». Puis le poète Amidor entre dans sa fureur et hurle «Jach iach évoé»: Artabaze prend aussitôt la fuite. Dans son «Argument», Desmarests explique ce qu'il a voulu faire avec Amidor: «...poète bizarre, sectateur passionné des poètes français qui vivaient devant ce siècle, lesquels semblaient par leur termes ampoulés et obscurs avoir dessein d'épouvanter le monde, étant si amoureux de l'Antiquité qu'ils ne considéraient pas que ce qui était bon à dire parmi les Grecs et les Romains [...]». On trouve le même couple de fous dans *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac<sup>6</sup>: on voit un pédant, Granger, et un matamore, Châteaufort: ils rivalisent de discours savants et barbares, le plus souvent obscurs.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la condamnation de Ronsard est toujours aussi violente. Dans sa lettre en vers et en prose, envoyée à Racine<sup>7</sup>, La Fontaine parle ainsi de Ronsard:

*Ronsard est dur, sans goût, sans choix,  
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son français  
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.  
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer  
Et d'éruditions ne se pouvoient laisser.*

La Fontaine écrit ces vers en 1686. Il accuse au fond Ronsard d'écrire un français barbare, qui dénature l'héritage antique. En fait, c'est «l'érudition», qui choque cette culture de cour. La Fontaine explique son goût et son esthétique: il faut donner du plaisir au lecteur de la bonne société, donc un plaisir de qualité. Il écrit dans la «Préface» de la deuxième partie de ses *Contes et nouvelles en vers*: «...le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement ni même en la régularité: il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher»<sup>8</sup>, et il cite Marot et Voiture. C'est Boileau, qui en parlant de «l'élégant badinage» de Marot a le mieux défini le charme qu'on lui trouvait alors. On l'oppose à la rudesse prétentieuse de Ronsard et de ses disciples. Ces idées se retrouvent dans *Les Caractères*, de La Bruyère<sup>9</sup>: «Marot, par son tour et son style, semble avoir écrit depuis Ronsard: il n'y a guère entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots». Dans le paragraphe suivant, La Bruyère explique cette idée: «Ronsard et les auteurs ses contemporains ont plus nuï au style qu'ils ne lui ont servi: ils ont retardé dans le chemin de la perfection...». Ainsi Ronsard marquerait une régression par rapport à Marot.

6 Édité dans le même volume de la Pléiade.

7 Œuvres complètes, Les Grands Écrivains de la France, vol. IX, p. 373.

8 Éd. G. Couton, Garnier, 1961, p. 53.

9 «Des ouvrages de l'esprit», éd. Garapon, Garnier, 1962, p. 82).

C'est aussi l'opinion du maître de Gresset, le poète libertin, l'abbé de Chaulieu. Son ami La Fare critique ouvertement le comte de Hamilton pour avoir médité de Marot<sup>10</sup>. La Fare défend la poésie de «maître Clément» en invoquant le témoignage de son disciple La Fontaine:

*Des deux, il est vrai, le style  
Pur, net, coulant et facile  
Ne ressemble aucunement  
À cette gothique idylle  
Où Ronsard, poète habile  
En Grec, en Latinité,  
Quittant Marot et Virgile,  
Affecta l'obscurité  
D'une phrase difficile.*

On voit que La Fare comme Chaulieu ne sont pas opposés aux Anciens: leurs critiques de Ronsard et de la Pléiade sont affaires de goût. Il est intéressant de voir que Marot et Virgile, associés ici comme modèles de goût, formeront les écoliers dans les collèges de Jésuites, où Gresset a étudié. Quelques vers plus bas, La Fare parle de

*Cette Muse douce, aisée,  
Qui naguère a tristement  
Conduit son dernier amant,  
La Fontaine, à l'Élysée,  
Muse à Ronsard opposée  
Autant qu'au feu véhément  
L'est la très douce rosée.*

Voilà donc deux esthétiques qui sont formellement opposées. La culture de cour, qui s'impose, refuse dans la poésie non seulement les recherches érudites ou pédantes, mais encore les grands problèmes qui peuvent agiter l'homme. On cultive une poésie «aimable», légère, sans être frivole, parfois très profonde, sans être obscure. C'est après les Romantiques, tels que Baudelaire et Mallarmé, que Ronsard trouvera des esprits plus propres à l'apprécier.

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:**

ADAM, ANTOINE. 1997. Histoire de la littérature française auXVIIe siècle. T.I. Paris, Albin Michel.

---

<sup>10</sup> Voir Robert Finch and Eugène Joliat. French Individualist Poetry, 1686-1760, An Anthology, Toronto, 1971, «Réponse à M. D'Hamilton», p. 130-131.

- CYRANO DE BERGERAC, HECTOR SAVINIEN. 1986. Le Pédant joué. In Jean Truchet (éd). Théâtre du XVIIIe siècle. Bibliothèque de la Pléiade. Paris, Gallimard.
- DESMARETS DE SAINT SORLIN, JEAN. 1986. Les Visionnaires. In Jean Truchet (éd). Théâtre du XVIIIe siècle. Bibliothèque de la Pléiade. Paris, Gallimard.
- ELIAS, NORBERT. 1985. La Société de Cour. Paris. Flammarion
- FINCH, ROBERT. JOLIAT, EUGÈNE. 1971. French Individualist Poetry, 1686-1760, An Anthology. Toronto, university of toronto press.
- GRESSET, JEAN-BAPTISTE-LOUIS. 1748. Œuvres. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie.
- LA BRUYERE, JEAN DE. 1962. Les Caractères. Éd. Garapon. Paris, Garnier.
- LA FONTAINE, JEAN DE. 1961. Contes et nouvelles en vers. Éd. G. Couton. Paris, Garnier.